

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LAODAMIE, REINE D'ÉPIRE.

BERNARD, CATHERINE

Tragédie — 1688

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

REINE	63 répliques
PRINCESSE	61 répliques
GELON	35 répliques
SOSTRATE	33 répliques
PHENIX	13 répliques
PHÈDRE	12 répliques
ARGIRE	11 répliques
MILON	7 répliques

Personnages muets & suite : LAODAMIE, NÉRÉE

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	19
ACTE III	32
ACTE IV	47
ACTE V	62

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

La Reine, La Princesse, Argire.

LA REINE

Allez, ma soeur, allez, laissez-moi ma tristesse,
En vain à l'adoucir votre amitié s'empresse.
À de si tendres soins je sais ce que je dois ;
Mais il n'est que des pleurs et des malheurs pour moi.

LA PRINCESSE

Madame, vous voyez le bonheur de vos armes,
La victoire pour vous peut-elle être sans charmes ?
Celle que maintenant on vient de remporter
Ne peut-elle du moins un moment vous flatter ?
Ces chants qui dans ce jour font retentir l'Épire,
Condamnent les chagrins dont votre âme soupire.
Qui pourrait plus que vous voir ses vœux satisfaits ?

5

10

LA REINE

Il est vrai : mais le sort par ses tristes bienfaits
Hâte l'instant fatal au reste de ma vie ,
Où sous de dures lois je dois être asservie.

Attale qui revient en superbe vainqueur, 15
Va presser un hymen où s'oppose mon coeur ;
J'y souscris cependant, et mon sceptre demande
Que le bras d'un époux l'appuie et le défende, .
Les fiers AEoliens à ma perte animés,
Tiennent depuis longtemps tous nos peuples armés ; 20
Il fait leur opposer une puissance égale :
Mon père m'ordonna le triste hymen d'Attale.
Prince de Péonie, allié des Romains,
Il crut qu'il maintiendrait le sceptre dans mes mains :
Et si je n'obéis, moi-même je m'attire 25
Des ennemis nouveaux qui menacent l'Épire.
Je m'immole, et mon coeur peut-il ne sentir pas
Ses malheurs attachés au bien de mes États ?

LA PRINCESSE

Si l'ordre souverain du feu Roi notre père,
Si des raisons d'État, la contrainte sévère, 30
Ne vous permettent pas de prendre un autre époux,
Madame, ce devoir va devenir plus doux.
Maintenant que ce Prince est couvert de la gloire
Que sur l'AEolien lui donne la victoire,
Daignez envisager que de si grands exploits 35
Auraient pu mériter l'honneur de votre choix.

LA REINE

Hé bien ! S'il a rendu son nom si redoutable,
Je le verrai plus fier, et non pas plus aimable,
Me demander ma main avec plus de hauteur,
Sans avoir mieux trouvé le chemin de mon coeur. 40
Cette férocité qui règne en son courage,
Son génie inquiet et toujours plein d'ombrage,
Révoltent contre lui ce coeur infortuné,

Qu'à vivre sous ses lois le Ciel a condamné.
 Et n'avez-vous pas vu quel penchant le domine ? 45
 Le Prince de Sicile à qui je vous destine,
 Déjà par mille exploits redoutable et fameux,
 Prêtait trop de secours à nos destins heureux.
 Attale, que blessait sa haute renommée,
 N'a pu voir plus longtemps ce rival dans l'armée ; 50
 Et pour lui dérober des triomphes certains,
 Il nous l'a renvoyé sous des prétextes vains.
 Quel indigne motif quelle extrême injustice !
 Et qu'avec lui l'hymen doit m'être un dur supplice !

LA PRINCESSE

Madame, que je sens ce que vous endurez ! 55
 Que je plains vos malheurs !

LA REINE

Ah ! Vous les ignorez.
 Votre coeur jusqu'ici n'a que l'expérience
 D'un amour mutuel heureux dès sa naissance,
 Que rien n'a traversé, qui ne peut à vos vœux 60
 Offrir qu'un avenir encore plus heureux.
 D'un bonheur si charmant remplie et possédée,
 Comment de mes malheurs prendriez-vous l'idée ?

LA PRINCESSE

Un des plus forts liens qui m'attachent à vous,
 C'est ce même bonheur si tranquille et si doux. 65
 Je tiens de vous, Madame, il m'en souvient sans cesse,
 Le Prince de Sicile et toute sa tendresse.
 Gelon encor guerrier et sans attachement,
 Est par votre heureux choix devenu mon amant.

Vos ordres de son coeur m'envoyèrent l'hommage ; 70
L'amour bientôt, l'amour acheva votre ouvrage,
Il serra ces doux noeuds commencés par vos soins.
Mais, Madame, mon coeur ne vous en doit pas moins ;
Et ma tendre amitié pour vous se fortifie,
Plus cet amour répand de charmes sur ma vie. 75

LA REINE

Goutez, ma soeur, goûtez ces charmes innocents,
Et n'éprouvez jamais les ennuis que je sens;
Un si triste entretien vous contraint et vous gêne ;
Laissez-moi me livrer au chagrin qui m'entraîne : 80
Cette mélancolie a trop peu de rapport
Aux charmantes douceurs qui comblent votre sort.
Allez, délivrez-vous...

LA PRINCESSE

Madame, quelle injure...

LA REINE

Non, de votre amitié, ma soeur, je suis trop sûre ;
Mais je sens malgré moi redoubler mes ennuis, 85
Il faut de la retraite en l'état où je suis.

SCÈNE II

La Reine, Argire.

ARGIRE

Quoi ! D'une soeur aimée avec tant de tendresse,
Madame, en ce moment la présence vous blesse ?

LA REINE

Te l'avouerai-je, hélas ! Mais que puis-je cacher,
 Quand je vois mes malheurs de leur comble approcher ? 90
 Apprends donc à quels maux je vais être livrée,
 Tu sais quelle amitié m'unit avec Nérée ;
 Mais, Dieux ! Bientôt Gelon épouse cette soeur,
 Et Gelon en secret est maître de mon coeur,
 Par le dernier traité d'Alexandre mon père, 95
 Le triste hymen d'Attale est pour moi nécessaire,
 Il faut exécuter ses ordres absolus,
 Mille raisons d'État m'en pressent encor plus.
 Ma couronne est tremblante, et mon peuple est rebelle.
 Déjà trop fatigué d'une guerre cruelle, 100
 Si j'attire sur lui de nouveaux ennemis,
 Des rebelles sujets se croiront tout permis.
 Par l'intérêt d'un trône où je suis enchaînée
 Il faut que je subisse un cruel hyménée ;
 Mais mon coeur se révolte, et sans cesse combat, 105
 Et les ordres d'un père, et la raison d'État.
 Hélas, Argire, hélas, que nous serions heureuses
 S'il fallait que toujours ces flammes dangereuses,
 Pour naître dans nos coeurs, attendissent du moins
 D'un amant empressé les ardeurs et les soins ! 110
 Mais qu'ouvent un penchant qui domine en notre âme,
 Prévient ce qui devrait allumer notre flamme,
 S'entretient de soi-même, et nous engage plus
 Que les plus tendres soins qu'on nous aurait rendus,
 Tel est l'amour forcé qui vers Gelon m'entraîne : 115
 Rien ne flatta jamais cette secrète peine ;
 Je le voyais pourtant n'engager point sa foi,
 Ses hommages encor pouvaient tourner vers moi.
 Mon âme, malgré moi, d'une manière avide
 Saisissait un espoir si faux, si peu solide ; 120

Et d'une vaine erreur le charme éblouissant
Formait à mes devoirs un obstacle puissant.
Pour m'ôter cette erreur trop chère à ma foi blesse,
Je pris soin d'engager Gelon à la Princesse.
Combien m'en coûta-t-il ! À quels combats livré, | 125
Combien mon triste coeur se vit-il déchiré !
Quels efforts ! Je croyais à moi-même sévère,
Que l'on guérit l'amour quand on le désespère,
Mes soins pour l'engager eurent trop de succès,
Ma rivale en jouit. Hélas à quel excès | 130
Est allé cet amour qui me doit sa naissance !
Il n'en fallait pas tant pour m'ôter l'espérance,
Inutile secours pour ma faible raison,
Je croyais de leurs feux tirer ma guérison,
Et de chagrins jaloux je me trouve saisie ! | 135
Quel remède à l'amour ! Ciel ! Que la jalousie....

ARGIRE

Peut-être viendra-t-il enfin à vous guérir ;
Quand l'amour de Gelon aura su vous aigrir.
Mais, Madame, c'est lui que vous voyez paraître.

SCÈNE III

Gelon, La Reine, Argire.

GELON

Vous savez quel amour vos ordres ont fait naître, | 140
Madame ; et ces beaux feux par vous autorisés,
Dans leur empressement pourrant être excusés
Mes vœux à la Princesse ont su ne pas déplaire,
Faut-il que sans obstacle un hymen se diffère ?

Faut-il que mon bonheur ?...

145

LA REINE

Il n'est pas incertain,
 Prince, Attale revient, et je lui dois ma main
 J'ai dessein qu'en ces lieux une même journée
 Brille avec plus d'éclat par un double hyménée ;
 Et pour le peu de temps qu'il faudra différer,
 Sans doute votre amour n'en doit pas murmurer,

150

GELON

Madame, souffrez donc qu'ici je vous expose
 De mes empressements une secrète cause.
 S'il faut du Prince Attale attendre le retour,
 Je crains de le trouver contraire à mon amour !
 Il va s'asseoir au trône où le Ciel vous fit naître ;
 Et parles sentiments qu'il m'a trop fait paraître,
 Je ne me flatte pas que prêt à se voir Roi,
 Sa plus tendre amitié doive tomber sur moi.
 Aux vœux que j'ai formés s'il entreprend de nuire,
 Par combien de détours pourra-t-il se conduire !
 Que de moyens secrets saura-t-il pratiquer !
 Ah, Ciel ! Si mon bonheur venait à me manquer,
 Quel repentir suivrait la faute inexcusable,
 D'avoir si mal usé d'un temps si favorable.

155

160

165

LA REINE

Prince, vous comptez donc qu'Attale revenu,
 Je cesse de jouir du rang que j'ai tenu,
 Qu'il ne me reste plus ni crédit ni puissance ?

GELON

Madame, d'un amant souffrez la défiance,
Il s'alarme sans peine ; et plus un bien est doux, 170
Plus il nous semble prêt à s'échapper de nous.
Entrez dans ma faiblesse, approuvez-la de grâce ;
Mon amour croit toujours qu'Attale le menace ;
Mais n'eussai-je pas lieu de craindre son retour,
Deux ou trois jours plutôt n'est-ce rien pour l'amour ? 175
Que n'en connaissez-vous la force souveraine,
Que n'avez-vous senti le charme qui m'entraîne.
Mais du moins un amour qui déjà vous doit tant,
A quelque droit d'attendre...

LA REINE

Hé bien, soyez content. 180
Prince, à demain l'hymen ou votre coeur aspire.

GELON

Ah, quel remerciement pourrait jamais suffire !

LA REINE

Il n'en est pas besoin ; allez avec ma soeur,
Prince, de vos destins partager la douceur.

SCÈNE IV

La Reine, Argire.

LA REINE

Ah ! Qu'il l'épouse, Argire, et qu'un prompt hyménée 185

Éteigne pour jamais ma flamme infortunée :
Qu'il l'épouse. Pourquoi voulais-je différer
Ce qu'avec tant de soin j'avais su préparer,
Ce qui seul peut briser des liens trop funestes ?

ARGIRE

Oui, de l'Amour par là vous éteindrez les restes ;
Madame, vous avez trop longtemps combattu,
Pour ne pas faire enfin triompher la vertu.

190

LA REINE

Elle triomphera, j'ai trop été blessée,
Quand il m'a laissé voir une ardeur insensée ;
Un fol empressement, un soupçon mal fondé.
Je l'abandonne aux feux dont il est possédé,
L'ingrat n'a point connu que son impatience
Paraissait à mon coeur une mortelle offense ;
Il n'a pas seulement pris soins de démêler
Les secrets sentiments qui me faisaient parler.

195

200

ARGIRE

Quoi ! Le voudriez-vous ? Votre âme trop éprise
A la Princesse, à lui sans cesse se déguise ?

LA REINE

Il est vrai, ni mes yeux, ni ma bouche, jamais
De cet amour forcé ne découvrent les traits.
Je sais bien m'imposer les plus dures contraintes ;
Je voudrais cependant qu'au travers de mes feintes,
Ce secret pénétré de qui ne peut m'aimer,
M'en fit plaindre tout bas et peut-être estimer.

205

Mais d'un pareil espoir l'erreur serait extrême,
Il est trop occupé pour deviner qu'on l'aime ; 210
Subissons s'il se peut d'un coeur plus assuré.
L'hymen, le triste hymen qui nous est préparé,
Et ne prétendons point que l'on nous tienne compte
Du vertueux effort d'un feu qui se surmonte.
Ciel ! Je frémis encor du destin qui m'attend, 215
Attale vient, Attale approche à chaque instant,
Mais que nous veut Sostrate ? Est-il temps qu'il m'accable
D'un inutile amour qui le rend haïssable ?

SCÈNE V

La Reine, Sostrate, Argire, Milon.

SOSTRATE

Une triste nouvelle arrive dans ces lieux ?
Madame, Attale est mort. 220

LA REINE

Attale est mort ! Ah Dieux !
Et sur quel fondement la nouvelle semée... ?

SOSTRATE

Un des siens maintenant arrive de l'armée,
Attale vous venait apporter ses lauriers,
Et pressé de vous voir, devançait ses guerriers. 225
Près de la Péonie une troupe cruelle
A porté sur ce Prince une main criminelle ;
Attale a succombé, Madame, sous leurs coups,
Le Ciel en le souffrant nous marque son courroux ;

Tout l'État aujourd'hui sentira votre peine.

230

LA REINE

Attale aurait péri ! Sa mort serait certaine ?
Quel changement soudain pour l'État et pour moi !
Allons éclaircir mieux l'avis que je reçois.

SCÈNE VI

Sostrate, Milon.

SOSTRATE

C'en est fait, cher Milon, je me suis fait justice,
J'ai su mener ce coup avec tant d'artifice,
Qu'à jamais du soupçon je me mets à couvert,
Et du Trône à la fin le chemin m'est ouvert.
Tout ce qu'a pour objet le feu qui me dévore,
Le Trône où je prétends, la Reine que j'adore,
Attale trop heureux venait me le ravir,
Et je n'aurais osé moi-même me servir !
Non. Exempt du soupçon je jouirai d'un crime
Que la gloire et l'amour rendent trop légitime.
Profitons-en du moins, cher Milon, hâtons nous.

235

240

MILON

N'en doutez point, Seigneur, la Couronne est à vous,
Le sang qui de si près vous unit à la Reine,
Promet à vos désirs la grandeur souveraine.

245

SOSTRATE

La Reine m'a toujours marqué de la froideur,

Quoiqu'elle eût pour Attale une assez faible ardeur.

MILON

Pouvait-elle à vos vœux être plus favorable ?
Attale était pour elle un choix indispensable.
Elle évitait vos soins trop remplis de danger,
Pour un cœur asservi qui n'osait s'engager.

250

SOSTRATE

De ma crainte secrète il faut que je t'instruise :
Je crains qu'un autre amour dans son cœur ne me nuise.

255

MILON

Un autre amour : Seigneur, jamais de cette Cour
Les yeux les plus perçants ne virent cet amour.

SOSTRATE

J'ai les yeux plus perçants que cette Cour entière :
L'amour, l'ambition me prêtent leur lumière,
Non que je fois certain de ce que j'aperçois,
Je ne le sais pas tant, Milon, que je le crois :
Je le sens, et toujours une secrète haine
Marque à mon cœur l'objet préféré par la Reine.
Il me semble en un mot que Gelon est aimé ?

260

MILON

Hé de quoi votre esprit peut-il être alarmé ?
Gelon à la Princesse offre tous ses hommages,
La Reine le permet ; de si clairs témoignage...

265

SOSTRATE

La Reine à cet amour n'a point dû s'opposer
 Tant qu'Attale vivant fut prêt à l'épouser ;
 Elle a sous une longue et dure retenue 270
 Renfermé dans son âme une ardeur inconnue.
 Milon, que savons-nous si cette même mort
 Que j'apprends en ce jour avec tant de transport,
 N'a point encor pour elle un plus sensible charme ?
 A-t-elle répandu seulement une larme ? 275
 Fait entendre un soupir ? Peut-être en ce moment
 Ses yeux ont vu le Trône ouvert pour son amant.
 Ah ! D'un pareil espoir s'il faut qu'elle se flatte,
 S'il faut qu'un autre amour me dérobe l'ingrate,
 Mon bras à tous les deux fera plutôt fatal ; 280
 Je n'en ai pas tant fait pour servir un rival.
 Oui, plutôt immolés à ma juste colère,
 Ils verront ce que c'est qu'un cœur qu'on désespère.
 Je n'épargnerai rien : j'ai du cœur, des amis,
 Des desseins de régner dès longtemps affermis, 285
 De vrais droits sur l'Épire ; et si je n'en suis maître,
 J'empêcherai qu'un autre au moins ne le puisse être.

MILON

Ne craignez rien, Seigneur : fiez-vous à vos droits ;
 Ce Prince comme vous descend t'il de nos Rois ?
 Tandis que son aîné règne dans la Sicile, 290
 Banni de son pays l'Épire est son asile,
 Sans appui, sans soutien, étranger dans ces lieux.

SOSTRATE

Je sais que j'ai pour moi mon rang et mes aïeux ;
 On ne peut me ravir le Trône avec justice,

Mais je crains de Phenix l'audace et l'artifice. 295
Il me hait ; et craignant de se voir mon sujet,
Il pourrait de Gelon appuyer le projet.
À ce Rival d'ailleurs attaché sans réserve,
Pour son propre intérêt il faudra qu'il le serve.
Il verrait sous ce règne augmenter son pouvoir. 300
Prévenons ses efforts puisqu'on les peut prévoir.
Ce Ministre insolent estimé de la Reine,
Va servir son amour et va braver ma haine.
Agissons, cher Milon, ne nous reposons pas,
Et le Trône et la Reine ont pour nous trop d'appas. 305

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

La Princesse, Phèdre.

LA PRINCESSE

La mort d'Attale enfin n'est que trop assurée,
D'un rigoureux hymen la Reine est délivrée,
Gelon unit demain son sort avec le mien,
Mon bonheur est parfait, il n'y manque plus rien.
Les chagrins de ma soeur y mettaient un obstacle, 310
Mais pour l'en délivrer le Ciel fait un miracle :
Quoiqu'au destin d'Attale on doive de pitié,
La mienne dans mon coeur cède à mon amitié.
Que la Reine a souffert ! Qu'elle a versé de larmes !
Ses pleurs de mon amour troublaient les plus doux charmes. 315
J'ai souhaité cent fois dans le fond de mon coeur
Souffrir plutôt ses maux, et qu'elle eût mon bonheur.
Conçois-tu l'horreur d'être à l'objet de sa haine ?
Et peut-être elle aimait pour comble de sa peine.
Elle a trop murmuré contre un fâcheux lien, 320
Et l'on ne hait pas tant lorsque l'on n'aime rien.

PHÈDRE

Qui pourrait-elle aimer ? Sostrate qui l'adore

Nous fait voir tous les jours l'ennui qui le dévore.
Un Amant que l'on aime est-il si malheureux ?
Non, lorsqu'on le contraint de captiver ses vœux,
Un autre caractère au moins est dans ses plaintes.

325

LA PRINCESSE

L'honneur du diadème a d'étranges contraintes
La Reine a pu cacher le secret de son cœur
Sous les dehors cruels d'une fière rigueur ;
Et l'on rend malheureux quelquefois ce qu'on aime,
Pour mieux dissimuler ce qu'on souffre soi-même.
Mais Cineas, Iphis, à la suivre attachés,
De ses appas encor nous paraissent touchés ;
Par toute leur conduite ils le font trop comprendre ;
Et quoique par leur rang ils doivent peu prétendre,
Leurs vertus peuvent plaire avec un grand amour.
Nous saurons ce secret peut-être dans ce jour ;
La Reine en liberté de rompre le silence,
À ma tendre amitié doit cette confiance.
Peut-elle me cacher ?... Mais elle vient à nous.

330

335

340

SCÈNE II

La Reine, La Princesse, Phèdre.

LA PRINCESSE

Lorsque tout votre État tourne les yeux sur vous,
Que sachant vos chagrins, curieux, il s'applique
À voir si c'est amour ou si c'est politique ;
Permettez-vous ici, Madame, qu'une soeur
Cherche vos sentiments au fond de votre cœur.
Vous n'aimiez pas Attale, et sa mort vous délivre

345

D'un devoir que vos vœux trouvaient cruel à suivre.
Vous vous en expliquiez quelquefois avec moi.

LA REINE

Les chagrins qu'une mort toujours traîne après soi ,
Le changement soudain que fait celle d'Attale, 350
Sa perte qui peut être à mes États fatale,
M'empêche de sentir mon cœur en liberté ;
Ce cœur est moins esclave, et non moins agité.

LA PRINCESSE

Mais vous êtes du moins exempte de la crainte
De subir par l'hymen une dure contrainte. 355
Depuis qu'Attale est mort votre cœur est à vous ;
Et s'il pouvait avoir des sentiments trop doux,
Il doit enfin céder au penchant qui l'entraîne.
Qui vous arrêterait ? Vous êtes libre et Reine.
Peut-être que vos vœux sont tous pour la grandeur, 360
Mais si vous n'aimez pas, il vous manque un bonheur.

LA REINE

Que n'est-il vrai, ma soeur, que je fois insensible.
Que le trône à l'amour n'est-il inaccessible.
Puisque si rarement il y peut être heureux.

LA PRINCESSE

Il n'est plus de devoir qui contraigne vos vœux. 365
Qu'il m'est doux de penser que votre cœur soupire !
J'aime, et permettez-moi, Madame, de le dire
Cette conformité d'ardeurs, de sentiments
Fait une liaison entre tous les amants.

Aimez : l'Amour vous doit tout ce qu'il a de charmes,
Pour vous récompenser d'avoir versé des larmes,
Couronnez aujourd'hui votre aimable vainqueur ;
Quel plaisir de donner un sceptre avec son coeur !

370

LA REINE

Il n'est pas temps encor de me trouver heureuse,
De ma félicité l'apparence est trompeuse :
Ma gloire et mon amour ont peine à s'accorder.

375

LA PRINCESSE

Votre gloire et comment se le persuader ?

LA REINE

Oui, ma gloire tremblante à ces combats me livre :
En la place où je suis ai-je un coeur pour le suivre ?

LA PRINCESSE

Sostrate, je le vois, n'a pu se faire aimer ;
Peut-être un plus heureux aura su vous charmer ;
Et dans un moindre rang des vertus plus sublimes
Rendent pour cet amant vos soupirs légitimes,
Madame, cependant vos vœux sont combattus
Vous craignez que son rang n'efface ses vertus ;
Mais quel scrupule vain tient votre âme gênée ?
Pour vous tyranniser êtes-vous couronnée ?
Votre amant sur le trône y fera respecté ;
Puisqu'il a su vous plaire, il l'a trop mérité.

380

385

LA REINE

Je vous en ai trop dit, mon coeur n'a pu se taire,

390

Mais vous ne saurez point l'objet qui m'a su plaire.
Laissons, ma soeur, laissons ce discours dangereux,
Dans l'état où je suis ne flattez point mes vœux.
Mais j'aperçois Sostrate, il faut que je l'évite.

SCÈNE III

La Princesse, Sostrate.

SOSTRATE

Je vois que pour me fuir, Madame, l'on vous quitte ;
Quand on est malheureux que l'on est importun !
Mais ne craignez-vous rien ?

395

LA PRINCESSE

Quel sort nous est commun ?

SOSTRATE

Je vous donne un avis fâcheux, mais nécessaire ;
Madame, il n'est plus temps avec vous de se taire.
La Reine dès longtemps m'inspira de l'amour ;
Quoique mon désespoir ait pu le mettre au jour,
Ma jalousie encor vous était inconnue ;
Il faut vous faire part du poison qui me tue,
Peut-être ferez-vous à plaindre autant que moi.
Le Prince Attale est mort, Madame, il faut un Roi.

400

405

LA PRINCESSE

Seigneur, à ce discours je ne puis rien comprendre.

SOSTRATE

La Reine obéissant aux ordres d'Alexandre,
Reçevait un époux qui n'avait pas son coeur.
Sa mort ne devrait point lui causer de douleur ; 410
Aussi par moi d'abord la nouvelle portée,
Avec peu de chagrin parut être écoutée.
Mais depuis, son esprit triste, inquiet, confus,
Nous marque des desseins formés et combattus ;
Elle a droit à son gré de donner sa Couronne, 415
Mais à ce qui paraît sa liberté l'étonne,
Son coeur à s'en servir trouve quelque embarras.

LA PRINCESSE

Hé bien, Seigneur ?

SOSTRATE

Peut-on ne le soupçonner pas,
Si Gelon en secret de son coeur était maître ? 420

LA PRINCESSE

Elle aimerait Gelon ! Ah cela ne peut-être,
Je le tiens de sa main, elle me l'a donné ;
C'est par son ordre exprès que notre amour est né.

SOSTRATE

Il n'en est pas moins sûr, Madame, qu'elle l'aime,
Et vous cherchez en vain à vous tromper vous même. 425

LA PRINCESSE

Qui vous l'a donc appris ?

SOSTRATE

Croyez-en mes fureurs ;
Un amant malheureux connaît tous ses malheurs.
J'ai surpris mille fois cette amante attentive
Aux charmes du Vainqueur qui la tenait captive ;
J'ai vu malgré ses soins ses yeux se déclarer,
Sa bouche l'applaudir, et son coeur soupirer.

430

LA PRINCESSE

Hé d'où vient donc, Seigneur, que par vous découverte
Cette flamme à mes yeux ne s'est jamais offerte ?

SOSTRATE

Ah, vous étiez aimée, et votre amant et vous
N'étiez jamais remplis que d'un bonheur si doux ;
Vous ne connaissiez point d'autres feux que les vôtres,
Votre amour mutuel vous cachait tous les autres ;
Contente de son coeur, vous n'alliez point chercher
Si quelqu'un en secret voulait vous l'arracher.
Il faut des yeux jaloux pour voir une rivale.
Moi qui suis éclairé d'une flamme fatale,
Moi qui poursuis un coeur et ne puis l'acquérir,
J'en ai cherché la cause et l'ai su découvrir.

435

440

LA PRINCESSE

Vous devez l'avoüer, cette marque est douteuse.

445

SOSTRATE

Ah ! Vous en croyez trop une amitié trompeuse.
Vos intérêts ici, Madame, sont les miens ;

Arrêtez un captif qui rompra vos liens.
La Couronne est un bien qui fait un infidèle.
La Reine va l'offrir, courez au devant d'elle,
Je n'épargnerai rien pour servir votre amour ;
Mais prenez quelques soins, Madame, à votre tour.

450

SCÈNE IV

La Princesse, Phèdre.

LA PRINCESSE

Que croirai-je ? La Reine à mes yeux s'est émue :
Je n'en ai point tremblé, j'étais trop prévenue.
Hélas ! Il est aimé, Phèdre, tout me le dit :
Le secret qu'elle cache, et son air interdit,
Les malheurs de Sostrate, et sa jalouse rage,
Les charmes de Gelon, en faut-il davantage ?
Va, cours dis-lui qu'il vienne ; apprends lui mes douleurs.

455

SCÈNE V

LA PRINCESSE *(seule)*

Ciel ! M'as-tu réservée à de si grands malheurs ?
Ma soeur me trahit-elle ? Une soeur tant aimée
Brûle t'elle des feux dont je suis enflammée ?
Après tout, ai-je lieu de craindre ce danger ?
Si la Reine l'aimait, pourquoi me l'engager ?
Cette raison par moi fut toujours écoutée,
D'où vient que de mon coeur elle n'est plus goûtée ?
La crainte, les soupçons qui m'étaient inconnus,
Dans mon tranquille coeur en foule sont venus ;

460

465

Quels mouvements cruels, quels transports m'ont saisie !
Est-ce toi que je sens, funeste jalousie ?
Vas-tu dans nos esprits répandre tes fureurs ?
Vas-tu donc arracher l'amitié de nos coeurs ?
Mais pourquoi me livrer fans réserve à ma peine ?
Sur l'avis d'un jaloux n'accusons point la Reine ;
Ces odieux soupçons sont trop tôt écoutés,
Attendons pour le moins de nouvelles clartés.

470

475

SCÈNE VI

La Princesse, Phèdre.

PHÈDRE

Je n'ai pu voir Gelon, il était chez la Reine ;
Votre hymen est remis, et c'est ce qui l'y mène.
Seule en son cabinet, la Reine l'a mandé.

LA PRINCESSE

Il est avec ma soeur ! L'hymen est retardé !
On ne m'en parle point ! Ah, disgrâce trop sûre !
Tout est perdu, j'entends le malheureux augure,
Je vois, Phèdre, je vois que notre hymen remis,
Hélas ! Dans peu de jours ne fera plus permis.

480

PHÈDRE

La Reine est généreuse, et vous aime, Madame ;
Et quand elle verra le trouble de votre âme,
Eût-elle de l'amour, la gloire et la pitié
La forceront encore à suivre l'amitié.
Si Gelon est constant, que peut-elle entreprendre ?

485

Elle aura des égards pour un amour si tendre :
Espérez de goûter bientôt un plein repos ;
La constance est toujours la vertu des héros.

490

LA PRINCESSE

Ah ! Phèdre, les héros n'écoutent que la gloire,
Et l'amour n'est pour eux qu'un sujet de victoire.
Il me sacrifiera peut-être sans ennui,
Hélas ! Et j'eusse tout sacrifié pour lui.
On lui va donc offrir un trône et tous ses charmes,
Quand je ne puis donner que mes vœux et mes larmes :
Quelle inégalité ! Ciel injuste ! Et pourquoi,
Puisque j'aime un héros, n'en puis-je faire un Roi ?

495

500

PHÈDRE

Mais...

LA PRINCESSE

Ne t'oppose point à ma douleur mortelle :
Hé pourrais-je penser qu'il me serait fidèle ?
Quand il serait constant, il sera malheureux,
La Reine vengera le mépris de ses feux ;
Une amante outragée, une amante qui règne.
Voilà tous les malheurs qu'il faut donc que je craigne,
Chère Phèdre ; et tu vois que le moindre est celui
De le trouver fidèle, et n'être point à lui.
Je ne puis sans le voir demeurer davantage ;
Entendons-le du moins, et sachons s'il s'en gage :
Allons, il faut fixer nos mortelles douleurs ;
Apprenons pour quels maux doivent couler nos pleurs.

505

510

SCÈNE VII

La Princesse, Phèdre, Phenix.

LA PRINCESSE

Arrêtez-vous, Phenix : quel sujet vous amène ?
Vous qui fûtes toujours les desseins de la Reine,
Pourquoi de mon hymen a-t-on remis le jour ?

515

PHENIX

La triste mort d'Attale affligeant cette Cour,
Pour causer ce délai, Madame, a pu suffire ;
C'en est une raison que je venais vous dire.
Il en est une encor dont je n'ose parler ;
Mais, Madame, après tout, pourquoi vous le celer ?

520

LA PRINCESSE

Parlez, à tous les maux mon âme se prépare.

PHENIX

Pour Gelon dès ce jour le Peuple se déclare ;
Peut-être de son sort ce sont là les apprêts ;
C'est ainsi que le Ciel prononce ses arrêts.

525

LA PRINCESSE

Mais n'est-ce point plutôt qu'une brigue secrète
Produit en sa faveur cette ardeur indiscrete ?
Car on pourrait douter, quoiqu'il ait mérité,
Que sans un chef ce zèle eût sitôt éclaté.

PHENIX

Jamais, vous le savez, mon coeur ne se déguise ; 530
J'avouerais cependant que sans mon entremise.
Le Peuple pour Gelon a pris cette chaleur :
Tout ressent en ces lieux les fruits de sa valeur.
J'ai vu dans tous les coeurs le zèle qui m'anime ;
Mais je l'ai fait parler, et je l'ai pu sans crime. 535
S'il faut à ses vertus encor quelque secours,
Qui de ses grands destins favorise le cours,
J'y porterai l'ardeur que de soi-même inspire ;
L'intérêt d'un héros si digne de l'Empire.
Imitez-moi, Madame, et faites-le régner; 540
Mais ce n'est pas à moi d'oser vous l'enseigner ;
Vous-même...

LA PRINCESSE

Vous a-t-il chargé de ce message ?
Dieux ! Gelon veut régner, j'entends trop ce langage.

PHENIX

Il aime la grandeur quoiqu'il soit amoureux, 545
Et le bien de l'État doit balancer ses vœux.
À monter sur le Trône un grand peuple l'invite.
Voyez l'effet soudain que produit son mérite,
Madame, et ce qu'encore aujourd'hui j'entrevois ;
Et vous-même jugez s'il peut n'être pas Roi. 550

LA PRINCESSE

Ah, Ciel !

SCÈNE VIII

PHENIX (*seul*)

Ta fermeté, Phenix, t'est nécessaire,
C'est ta haine aujourd'hui que tu dois satisfaire.
Sostrate veut régner, il faut le prévenir ;
Si tu manques ce coup, il saura t'en punir.
Je servirai la Reine ! Une allégresse extrême,
Quand j'ai nommé Gelon, m'a fait voir qu'elle l'aime.
Je la mets en état d'oser suivre son coeur :
Malgré tous les égards qu'elle aurait pour sa soeur,
Agissons ; un moment est quelquefois utile.
couronnons aujourd'hui le Prince de Sicile,
Il me devra le Trône, et j'en serai l'appui ;
Pour lui je vais tout faire, et j'attends tout de lui.

555

560

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

La Reine, Argire.

LA REINE

Je suis en liberté, je puis t'ouvrir mon âme,
Argire, tout concourt au succès de ma flamme : 565
Je vois en sa faveur mille vœux se former,
On me marque l'objet que mon cœur doit aimer ;
Mais quoiqu'à mon bonheur tout mon peuple conspire,
Il ne peut me donner le cœur que je désire :
J'ai vu tantôt Gelon, et l'ai fait appeler, 570
Mais, Argire, jamais je n'ai pu lui parler ;
De son hymen remis la subite nouvelle
Lui mettait dans les yeux une douleur mortelle ;
Il ignorait encor qu'on le voulait pour Roi :
J'ai voulu le lui dire, et l'ai tu malgré moi. 575
Trop timide j'ai craint en le faisant entendre,
De marquer l'interêt que l'amour m'y fait prendre.

ARGIRE

Parlez, Madame ; un Trône a des charmes trop doux,
Et vous verrez bientôt Gelon à vos genoux.
Sacrifierait-il tout pour un amour frivole : 580

Du Trône ou de l'amour, c'est l'amour qu'on immole ;
Il vaut mieux être Roi qu'être parfait amant.

LA REINE

Quoi donc ! Il m'aimerait pour régner seulement ?
Ah ! Si sa passion pour moi n'est pas sincère,
Je saurai démêler un si faux caractère ; 585
Non, si le Trône seul est l'objet de ses vœux,
Qu'il ne s'attende point d'être jamais heureux
Que dis-je ? En suis-je donc à ces délicatesses ?
Ce coeur qui de l'amour sent toutes les faiblesses,
Pourrait de cet amant refuser les soupirs, 590
Parce qu'une couronne aiderait les désirs ?
Et ne serais-je pas encore trop heureuse
De souffrir de ses vœux l'apparence trompeuse ?
Je crains qu'à quelque prix que l'ingrat pût m'aimer,
Mon amour de ses soins ne se laissât charmer. 595

ARGIRE

Pourra-t-il résister à tant d'amour, Madame ?

LA REINE

Hélas, que ne laissais-je au moins agir son âme !
Si je n'eusse formé moi-même son lien,
Peut-être il m'eût aimée, ou n'aurait aimé rien,
Pour m'obéir peut-être il aima la Princesse. 600
Qu'il me rende ce coeur dont je fus trop maîtresse.
Mais quoi ! Veux-je en effet l'arracher à ma soeur,
Une soeur qui sur moi fonde tout son bonheur ?
D'enlever son amant j'aurais la barbarie ?
Je sais ce qu'il inspire, elle en perdra la vie ; 605
Elle m'aime, et mon coeur soupirant en secret

De sa tendre amitié cent fois a vu l'effet :
Mes douleurs mille fois ont pénétré son âme,
Pour l'en récompenser je vais trahir sa flamme.
Hélas ! Je me reproche en vain ma trahison, 610
J'ai goûté de l'espoir le dangereux poison.
Quand je vois pour mes feux que tout se rend facile,
Je sens que je me fais un reproche inutile,
Que je vais étouffer l'honneur et la pitié ;
Que l'amour dans mon coeur surmonte l'amitié. 615
Mais non, Argire, non, faisons-lui résistance,
Ramène ma raison en m'ôtant l'espérance.

ARGIRE

Ne vous devez-vous rien à vous-même, à l'État ?
Vous feriez contre lui, Madame, un attentat,
Si pouvant lui donner un héros pour son maître, 620
Et le seul qu'en ces lieux on puisse reconnaître,
Vous laissiez sa conduite à de moins dignes mains,
Pour vous trop attacher à des scrupules vains,
La raison est pour vous, Madame, et la justice.
La Princesse à l'État doit faire un sacrifice : 625
Qu'elle fasse aujourd'hui l'effet de sa vertu ;
vous avez plus encor souffert et combattu.

LA REINE

Je tremble, Gelon vient, quel parti dois-je prendre ?

SCÈNE II

La Reine, Gelon, Argire.

GELON

Madame, les discours qu'ici l'on fait entendre,
Pourraient auprès de vous m'avoir rendu suspect ; 630
Mais je viens vous jurer que mon profond respect,
Et que ma foi pour vous inviolable et pure,
Désavoue et déteste un insolent murmure.

LA REINE

Prince, il n'est pas besoin de vous justifier.
Quand sur la vertu seule on peut se confier, 635
On dédaigne d'entrer dans de sourdes pratiques,
On laisse ce secours aux coeurs moins héroïques.
Ce sentiment au Peuple est même pardonné ;
Pour un autre que vous, je l'aurais condamné.

GELON

Comment sur vos bontés faut-il que je m'exprime ? 640
Que ne peut les payer tout le sang qui m'anime ?
Je n'en ai point encore assez versé pour vous.

LA REINE

On sait, Prince, combien vous avez fait pour nous ;
Vous voyez que l'Epire aussi vous fait connaître
Que sur votre valeur on vous voudrait pour maître. 645

GELON

D'autres guerriers, Madame, ont mérité son choix,

Et Sostrate a surtout de légitimes droits ;
D'être de votre sang le suprême avantage,
Lui doit de tout l'État attirer le suffrage.

LA REINE

On ne le nomme point.

650

GELON

Est-ce au peuple à nommer :
Celui que votre coeur, Madame, doit aimer ?

LA REINE

Quand on a pour objet le bien de son Empire,
Aux suffrages du Peuple on doit souvent souscrire ;
Par ses vrais intérêts le peuple est éclairé,
Il faut être héros pour en être adoré.
Sur les biens qu'il reçoit son choix se détermine,
Et le coeur d'une Reine où la gloire domine,
Un coeur qui ne fuit point d'aveugles mouvements,
Peut sur un choix si sûr régler ses sentiments.

655

660

GELON

Ah, Madame, quel choix quand la foule décide !
Le Peuple que souvent son seul caprice guide,
Pour de faibles vertus peut prendre un fol amour.

LA REINE

Je le crois, et peut-être il le marque en ce jour.
Je n'ai point encor vu qu'une âme noble et grande
D'une couronne offerte avec soin se défende ;
Que qui peut commander, aime à vivre sujet.

665

GELON

La gloire qu'un grand coeur a toujours pour objet,
Du bonheur de régner n'est point inséparable,
On l'en peut détacher sans être méprisable, 670
Quelquefois il est beau...

LA REINE

Je vois votre dédain ,
Vous êtes au-dessus du pouvoir souverain :
Mais quand vous méprisez l'offre d'une Couronne,
Ce mépris peut tomber sur la main qui la donne. 675

GELON

Madame, de ce crime on ne peut m'accuser,
Vos sublimes vertus s'y doivent opposer.
J'aureis pu m'engager dans un crime contraire,
Mais vous m'avez vous-même empêché de le faire ;
Dans de puissants liens vous avez mis mon coeur, 680
Vous m'avez fait aimer votre sang, votre soeur ;
Et j'avais en effet besoin contre vos charmes,
De charmes aussi sorts et d'aussi fortes armes :
Témoin de vos vertus, je pouvais chaque jour
Par l'admiration aller jusqu'à l'amour. 685

LA REINE

Ce n'est point de l'amour qu'on veut vous faire prendre,
Gelon, il ne faut point ici vous en défendre.
Je suis Reine ; et je veux aujourd'hui faire un Roi ;
Mais la raison d'État est mon unique loi.
Puisqu'à d'autres destins votre amour vous engage, 690
C'est assez, je n'ai rien à dire davantage.

SCÈNE III

La Reine, Argire.

LA REINE

Argire, quelle honte ! Où vais-je me cacher !
Que je le punirai de m'avoir su toucher,
Et d'avoir par ma faute aperçu ma faiblesse.
Quels discours j'ai tenus ! Ciel ! Avec quelle adresse 695
L'ingrat me les a fait mille fois répéter !
Hélas ! Cherchait-il donc à n'en pouvoir douter ?
Non, il ne s'appliquait qu'au soin de s'en défendre,
Et me faisait parler pour ne me point entendre.
Avec quel artifice, et par quels vains détours 700
Repoussait-il un sens que j'appuyais toujours !
Ah ! Je sens qu'au dépit l'amour cède la place.

ARGIRE

Madame, s'il revient et vous demande grâce.

LA REINE

Il y viendrait en vain, Argire, je le hais ;
Mais, hélas ! Je sais trop qu'il n'y viendra jamais. 705
Donnons du moins, donnons à nos États un maître,
Qui par mille chagrins lui fasse reconnaître
Ce que c'est que l'orgueil du pouvoir souverain
Qu'il traite maintenant avec tant de dédain.
Pense-t-on qu'il soit seul digne du diadème ? 710
L'État serait tombé dans un malheur extrême.

SCÈNE IV

La Reine, Sostrate, Argire.

SOSTRATE

Ne fuyez plus un Prince à vous suivre attaché,
Madame, vous savez quel amour j'ai caché ;
C'est le plus grand effort qu'un amant puisse faire,
Je l'ai fait cependant sans espoir de vous plaire ; 715
Et, lorsqu'Attale heureux devenait votre époux,
Je mourais sans marquer que je mourais pour vous.
Enfin, si quelquefois au travers de mes feintes
Vous avez vu mes maux sans entendre mes plaintes,
Souffrez qu'avec respect je vous parle en ce jour. 720
Attale est mort, Madame, et je brûle d'amour.

LA REINE

Oui, j'ai su remarquer, Prince, votre conduite,
Et de vos sentiments je suis assez instruite.

SOSTRATE

Si vous voyez mon coeur, que je serais heureux,
Par la sincérité, par l'ardeur de mes vœux. 725
Les autres aimeront en vous votre couronne ;
Défiez-vous de tout ce qui vous environne.
Pour moi, je vous aimai sans espoir, sans dessein,
Lorsqu'un autre était prêt à vous donner la main,
Quand l'amour ne pouvait que me coûter de larmes ; 730
Voilà quel fut en moi le pouvoir de vos charmes.

LA REINE

Maintenant je suis libre, et je veux faire un Roi

Qui soit digne du Trône, et digne aussi de moi.

SOSTRATE

Si l'excès de l'amour mérite récompense,
Et si l'on peut compter sur sa persévérance,
Un cœur qui n'a jamais ressenti que vos coups
N'osera-t-il penser qu'il est digne de vous ?

735

LA REINE

J'estime votre amour, et vous rendrai justice.

SOSTRATE

Puis-je espérer qu'un jour à cet amour propice...

LA REINE

Croyez que vous n'avez peut-être aucun rival.
Prince, à qui votre amour ne doive être fatal.

740

SOSTRATE

Madame, à quels transports...

LA REINE

Prince, il vous doit suffire ;
Allez.

SCÈNE V

La Reine, Argire.

LA REINE

Argire, hélas ! Que viens-je de lui dire ?

745

ARGIRE

Vous m'envoyez surprise, et jusques à ce jour...

LA REINE

Voilà jusqu'où m'emporte un malheureux amour.

Ah, je ne respirais qu'une prompte vengeance,

Je voulais abaisser un ingrat qui m'offense :

Et songeais-je à Sostrate en ce fatal moment ?

750

Voulais-je couronner cet odieux amant ?

Argire, je le trouve encor plus haïssable,

Depuis qu'il a surpris un moment favorable,

Depuis qu'à ma colère il m'a fait succomber.

Toute ma haine enfin sur lui va retomber ;

755

Quoi ! Je l'épouserais pour perdre ce que j'aime ?

Ah ! Ne nous vengeons point s'il se peut sur nous-même.

Mais pourquoi me venger ? En ai-je donc sujet ?

Quel crime ai-je à punir, et quel est mon projet ?

Gelon aime ma soeur, il est amant fidèle :

760

Il méprise, il est vrai, la Couronne pour elle,

Il ne veut point régner aux dépens de sa foi ;

Que j'aimerais qu'il fit un tel crime pour moi !

SCÈNE VI

La Reine, Argire, Phenix.

PHENIX

Madame, pardonnez si mon impatience
Trouble de vos secrets l'auguste confidence ; 765
Mais le Ciel nous accable aujourd'hui de ses coups ;
La Péonie encor prête à tomber sur nous,
Traitant d'assassinat la prompte mort d'Attale,
Marque pour la venger une ardeur sans égale :
Un héros annonçant la guerre dans ces lieux, 770
En appelle à témoin les hommes et les Dieux.
De ce crime commis près de la Péonie,
Ils veulent que l'Épire aujourd'hui soit punie.
Ses Alliés sans doute, et surtout les Romains
Voudront favoriser ses injustes desseins. 775
Le Peuple est effrayé : dans cette conjoncture
Il serait dangereux d'exciter son murmure,
Et par mille raisons vous lui devez donner
Un Roi, dont la vertu soit propre à le gagner,
Gelon si glorieux, si grand, si redoutable, 780
À vos Peuples guerriers saurait se rendre aimable ;
Et portant la terreur au coeur des ennemis,
Il rendrait vos sujets et vainqueurs et soumis,
Mais pardonnez, Madame, à l'ardeur qui m'anime,
Si j'ose... 785

LA REINE

Votre zèle est digne qu'on l'estime,
Vos raisons ont du poids, les obstacles sont grands,
Laissez-moi regarder tant d'objets différents.

SCÈNE VII

La Reine, Argire.

LA REINE

Allons, je vois ma soeur ; pour paraître à sa vue,
De trop de mouvements je me sens l'âme émue.

790

SCÈNE VIII

La Reine, La Princesse, Argire.

LA PRINCESSE

Quoi ! La Reine me fuit, tout m'abandonne, hélas !
Arrêtez-vous, Madame, et ne me fuyez pas,
Écoutez les soupirs d'une soeur misérable ,
Qui vient se plaindre à vous du tourment qui l'accable :
Regardez mes malheurs avec quelque pitié.
Je crains d'avoir perdu déjà votre amitié,
Et je viens cependant la demander encore,
Je viens vous faire voir l'ennui qui me dévore,
Encor que vous causiez ma mortelle douleur,
Je suis accoutumée à vous ouvrir mon coeur,
Il veut vous faire part de ses peines secrètes ;
Je me plains même à vous des maux que vous me faites.
On dit, (et ce discours remplit mon coeur d'effroi,)
On dit que dans ces lieux Gelon doit être Roi ;
Qu'à des pleurs éternels je serai condamnée,
Madame, et c'est par vous que j'y suis destinée.

795

800

805

LA REINE

Qui vous donne déjà de si vives frayeurs ?

LA PRINCESSE

L'amour, un tendre coeur qui sent tous ses malheurs ;
Sostrate, qui nourrit mes chagrins par ses craintes ,
Nous avons mêmes maux, nous faisons mêmes plaintes : 810
Mais vous, Madame, enfin par votre air interdit,
Ne m'en dites-vous point plus qu'il ne m'en a dit ?
Je vous parle peut-être avec peu de prudence,
Mais en votre amitié je mets ma confiance ;
L'artifice est peu propre à vous marquer ma foi, 815
C'est ma sincérité qui doit parler pour moi.

LA REINE

Ces sentiments, ma soeur, ont de quoi me confondre,
Ce n'est que par mes pleurs que je puis vous répondre ;
Ne pénétrez pas trop mon funeste secret.

LA PRINCESSE

Ah ! Mon timide coeur le découvre à regret. 820
Madame, il est donc vrai, je n'en suis plus en doute,
Ce n'est plus l'amitié que votre coeur écoute,
Une autre passion la détruit aujourd'hui ;
Et mon fidèle amour dont vous êtes l'appui,
Ne sera plus pour vous qu'un sujet de colère : 825
L'excès de ma douleur peut même vous déplaire.
Ces pleurs qu'à vos regards je ne saurais cacher,
Vous vont peut être aigrir au lieu de vous toucher.
Hélas ! Quels sentiments aurons-nous l'une et l'autre ?
Vous troublez mon bonheur, je dois craindre le vôtre. 830

LA REINE

Je n'en espère point, ma soeur, séchez vos pleurs.

LA PRINCESSE

Vous aimez, vous régnez, je prévois mes malheurs ;
De grâce tirez-moi de cette peine extrême,
Dites si vous l'aimez, Madame, et s'il vous aime ;
Vous voyez votre soeur tombante à vos genoux.

835

LA REINE

Que faites-vous ? Hélas ! Princesse, levez-vous.
Je suis une perfide, une injuste, une ingrate ;
Donnez-moi tous ces noms, si leur horreur vous flatte ;
Oui, j'aime votre amant, j'ai pu les mériter ;
Mais cet amour encor ne m'a rien fait tenter.
Gelon sut m'inspirer la plus fatale flamme
Qui peut-être jamais s'alluma dans une âme.
Malgré tout cet amour vous alliez l'épouser,
Mais le sort autrement paraît en disposer.
Attale est mort, le Peuple a déjà fait connaître
Le besoin qu'il ressent de l'avoir pour son maître,
Et je dois opposer à nos fiers ennemis
Un Roi de qui le bras ait les destins amis,
Bien plus par ces raisons que par ma propre estime,
J'ai voulu l'engager, et voilà tout mon crime.
Mais il faut l'avouer, rien n'ébranle sa foi,
Il méprise pour vous la gloire d'être Roi.
Sur sa foi cependant vous êtes alarmée ;
Rassurez-vous, ma soeur, vous êtes trop aimée.

840

845

850

LA PRINCESSE

Un tel excès d'amour a de quoi me charmer,
Je ne m'assurais pas qu'il pût si bien aimer ;
Mais hélas ! Vous l'aimez, que me sert sa tendresse ?
Madame, de mon sort vous êtes la maîtresse.

855

LA REINE

Je vous l'ai déjà dit, ce n'est point mon amour,
Ma Soeur, qui règlera nos destins en ce jour, 860
L'Etat est menacé, déjà la Péonie
Aux fiers AEtoliens contre nous s'est unie.
À cette guerre encor Rome va prendre part.
Pour mon peuple effrayé serai-je sans égard ?
Il demande pour Roi le Prince qui vous aime, 865
Dites, que puis-je faire en cette peine extrême ?
Je vous aurais peut-être épargné de l'ennui,
En vous désavouant ce que je sens pour lui.
Mon amitié n'a pu se résoudre à se taire,
Et vous avez voulu que je fusse sincère, 870
C'est assez, je vous laisse.

LA PRINCESSE

Ah ! Ciel, si ta rigueur
Me destine à souffrir, choisis-moi mon malheur.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE *(seule)*

Malheureuse Princesse, es-tu bien résolue ?
De ton amant en pleurs soutiendras-tu sa vue ? 875
As-tu bien consulté tes forces, ta raison ?
Ne crains-tu de ton coeur aucune trahison ?
Seras-tu, s'il le faut, inhumaine et cruelle,
Pour mettre au désespoir l'amant le plus fidèle ?
J'ai ses feux et les miens ensemble à surmonter. 880
Quels troubles ! Ah ! Je sens mon coeur se révolter.
Gloire, raison, vertu, venez à ma défense,
J'implore contre moi toute votre assistance ;
Rendez un triste calme à mes sens alarmés,
Venez rompre des noeuds que vous avez formés. 885

SCÈNE II

La Princesse, Phèdre.

PHÈDRE

Vous me voyez, Madame, inquiète et tremblante ;
Du sort qui vous attend, mon zèle s'épouvante.

Tout le Peuple s'émeut en demandant pour Roi
Le glorieux héros qui vous garde sa foi.
Sa tendresse pour vous et l'aigrit et l'outrage;
Je vois de toutes parts un sinistre présage :
J'en tremble, j'en frémis.

890

LA PRINCESSE

Phèdre, rassure-toi.

PHÈDRE

Madame, seriez-vous plus tranquille que moi ?
Qui pourrait vous donner une telle assurance ?
Tout va périr pour vous.

895

LA PRINCESSE

N'en crois pas l'apparence :
Tu vas voir tout calmé, Phèdre, dans un moment.

PHÈDRE

Qui pourrait donc causer un si grand changement ?
Hé, de grâce daignez, Madame, me le dire.
Quoi cet heureux hymen où votre coeur aspire ?...

900

LA PRINCESSE

Phèdre, il n'est plus d'hymen ; mais tout va se calmer.

PHÈDRE

Ah Ciel ! Que ce discours commence à m'alarmer !
Dans vos sombres regards une tristesse est peinte,
Qui porte dans mon coeur la douleur et la crainte ;

905

Madame, tirez-moi du plus cruel souci.

LA PRINCESSE

Ton esprit ne sera que trop tôt éclairci.

SCÈNE III

La Princesse, Gelon, Phèdre.

GELON

Quoi ! Verrai-je vos yeux toujours baignés de larmes ?
Mon amour et ma foi sont-ils pour vous sans charmes ?
Ne peuvent-ils calmer un moment vos douleurs ?
Quoi ! Ma Princesse encor vous redoublez vos pleurs ?

910

LA PRINCESSE

Ce n'est que par mes pleurs et ma douleur extrême,
Que je puis maintenant marquer que je vous aime.
Je voudrais vous donner, Seigneur, avec ma foi,
Ces honneurs qu'aujourd'hui vous refusez pour moi,
Sûre qu'avec ma main ils toucheraient votre âme.

915

GELON

Hé, je compte pour rien tous ces honneurs ; Madame.
Le don de votre main, votre amour seul m'est doux.

LA PRINCESSE

Hélas ! Prince, ma main ne sera plus à vous.

GELON

Que dites-vous, Madame ? Ah Ciel ! Quel coup de foudre ? 920
De grâce expliquez-vous.

LA PRINCESSE

Prince, il faut s'y résoudre :
Pour la dernière fois je vous parle en ce lieu ;
Recevez d'une amante un éternel adieu.

GELON

De quelle prompte horreur ai-je l'âme saisie ? 925
Un éternel adieu ! Vous m'arrachez la vie.
Où suis-je, juste Ciel ! Ai-je bien entendu ?
Un éternel adieu, Madame, m'est-il dû ?

LA PRINCESSE

Il le faut, je le dois ; la Reine est ma rivale.
On vous appelle au Trône, et ma flamme fatale 930
S'opposerait aux vœux que font tous nos États,
Pourrait vous dérober le fruit de vos combats,
Démentirait le Ciel qui pour vous se déclare ?
Hé ! Que ferait de plus une haine barbare ?
Non, non, connaissez mieux l'amour qu'on a pour vous : 935
Si je vous aimais moins, vous seriez mon époux.

GELON

Ainsi donc votre amour prend soin de ma fortune ?
Ayez, ayez, Madame, une âme plus commune :
Dans ces grands sentiments l'amour a peu de part.
Cessez d'avoir pour moi cet outrageant égard. 940

Montrez-moi ces transports, et ces jalouses larmes,
 Ces chagrins que tantôt j'ai trouvé pleins de charmes.
 Vous ne m'opposiez pas le Trône et la grandeur
 Où vous me renvoyez avec tant de froideur.
 Vous craigniez de me voir en épouser une autre ;
 Vous souhaitiez d'unir mon sort avec le vôtre.
 Voilà comme l'on aime, et j'en étais charmé.

945

LA PRINCESSE

Prince, mon coeur jamais ne vous a tant aimé.
 J'ai maintenant, Seigneur, un amour véritable :
 Jusqu'ici ma tendresse était peu raisonnable ;
 J'ai craint d'être trahie, et ma fatale erreur
 À garder ma conquête appliquait tout mon coeur.
 Hélas ! La jalousie est bien peu délicate ;
 J'étais, en vous aimant, injuste autant qu'ingrate,
 Vous paraissiez perfide à mon esprit jaloux :
 Doutant de votre foi je voulais être à vous,
 Mon amour inquiet vous ôtait la Couronne ;
 Cet amour rassuré, Prince, vous la redonne.
 Hélas ! Pardonnez-moi ces vœux intéressés,
 Ces alarmes, ces soins à vous nuire empressés,
 Ces soupçons, ces chagrins, enfin ce plaisir même
 Que m'ont fait vos refus de la grandeur suprême.

950

955

960

GELON

Non, ma Princesse, non, n'éteignons point nos feux ;
 Rendez-moi votre amour, c'est tout ce que je veux.

LA PRINCESSE

Puisque je suis aimée, et l'ai su reconnaître,
 Il est temps que je songe à mériter de l'être.

965

Pour moi vous renoncez aux honneurs les plus doux,
Mais je fais plus encore en renonçant à vous,
Régnez ; aux autres Rois vous devez une exemple :
Songez que l'Univers aujourd'hui vous contemple.
Vous rougirez un jour...

970

GELON

Vos vertus, l'équité,
Votre foi, tout m'engage à la fidélité :
S'il faut pour vous aimer porter une Couronne,
J'attends que mon épée à vos souhaits la donne.
Mais ce n'est point aux lieux où règne votre soeur,
Que la gloire m'attend.

975

LA PRINCESSE

Puis-je être à vous, Seigneur ?
Verrais-je contre moi tout un peuple en furie,
Me reprocher les maux de ma triste Patrie ?
Les victoires, les biens que l'on perdrait par moi ,
Et ce qu'on souffrirait de suivre une autre loi ?
Source de tant de maux, et sous de tels auspices,
Notre hymen pourrait-il avoir les Dieux propices ?

980

GELON

Et moi, n'aurai-je donc rien à vous reprocher ?
Ingrate, mes maux seuls ne peuvent vous toucher.
Hé ! Que m'importe à moi de la paix, de la guerre,
De ce peuple indocile, et de toute la terre ?
Je ne voulais que vous. Votre cœur fut à moi.
Où porterez-vous donc ce cœur et votre foi ?

985

990

LA PRINCESSE

C'est auprès des autels où Diane est servie,
Que je prétends passer le reste de ma vie,
Vous oublierez mon nom trop fatal et trop doux ;
Et si malgré mes soins je songe encore à vous,
Si ma tranquillité ne peut être parfaite,
Votre repos du moins est sûr par ma retraite.

995

GELON

Votre retraite, ah Dieux ! Je saurai l'empêcher ;
Il n'est rien à mes yeux qui vous puisse cacher.
J'irai, n'en doutez point, dans tous les lieux du monde
Troubler de votre coeur la paix la plus profonde.
Fondé sur vos serments que je veux maintenir,
Le Ciel même, le Ciel ne me peut retenir.
Un juste désespoir permet la violence ;
Et si vous méprisez mes feux et ma constance,
Cruelle, vous verrez votre amant furieux
Tout perdre, se venger, et mourir à vos yeux.

1000

1005

LA PRINCESSE

Je sens trop mes malheurs, cher Prince, à votre vue.
Plus je diffère et plus ma force diminue.
Adieu, goûtez en paix le sort qui vous attend.
Puissez-vous être heureux, puisqu'il m'en coûte tant !

1010

GELON

Je vois qu'il n'est plus temps d'employer la menace,
Madame, c'est à moi de vous demander grâce.
Quoi ! Malgré mes soupirs, mes pleurs, mon désespoir,
Pourrez-vous vous résoudre à ne me jamais voir ?

LA PRINCESSE

Ah, Prince ! Cachez-moi vos soupirs et vos larmes.
Lorsque vous m'attaquez avec de telles armes ;
Vous me désespérez ; mon funeste dessein
Devient plus difficile, et non plus incertain.
J'en mourrai ; mais il faut que le temps vous console.

1015

GELON

Vous pourrez donc partir ?

1020

LA PRINCESSE

Il faut que je m'immole.
Pour l'État, pour nos Dieux serez-vous sans égard ?
Consentez, s'il se peut...

GELON

Je verrais ce départ !
Ah ! Suspendez du moins un dessein si funeste.
C'est dans ce mal pressant le seul bien qui me reste.
Madame, songez-y, vous me désespérez,
Mon trépas est certain lorsque vous partirez.

1025

LA PRINCESSE

Que dites-vous ? Ah Ciel ! Quelle est ma destinée ?
Hé bien, je vous accorde encor cette journée ;
Peut-être mes raisons se feront mieux goûter.
Mais de ma force enfin vous me faites douter.
Tantôt à vous quitter je m'étais résolue,
Je ne m'en flatte plus, votre douleur me tue.
Mais, Dieux ! Quel mouvement mon coeur s'est il permis ?

1030

1035

Je vous accorde un jour, puisque je l'ai promis :
Mais ce jour expiré, quelqu'ennui qui me presse
Je ferai voir ma force égale à ma faiblesse.
Ne soyez pas plus faible, et souffrez mon malheur.
Sostrate vient, je sors.

1040

SCÈNE IV

Gelon, Sostrate.

SOSTRATE

Vous triomphez, Seigneur ;
De vous parler ici, puis-je avoir l'avantage ?
Seigneur, quand faudra-t-il que je vous rende hommage ?
Daignerez-vous bientôt recevoir mes respects ?

GELON

Vos hommages, Seigneur, me seraient trop suspects,
Je ne me mettrai point en état d'y prétendre.

1045

SOSTRATE

Jusqu'à l'entier succès il faut vous en défendre.
On risque ses desseins à les faire éclater.

GELON

Si j'avais ces desseins, je crois sans me flatter
Qu'à vos prétentions, Seigneur, je pourrais nuire.

1050

SOSTRATE

Qui l'ignore ? Il ne tient qu'à vous de me détruire,

Comment vous résister, quand je n'ai pour tous droits
Que d'être resté seul du sang de tous nos Rois ?
Je l'avouerais, ce droit est faible auprès des vôtres.

GELON

Vous devriez régner, mais on en nomme d'autres,
L'Épire de vos droits sait assez mal juger ;
Vous sortez de ses Rois, je suis un étranger.
Cependant vous voyez en cette conjoncture,
Que sa voix en effet ne vous serait pas sûre.

1055

SOSTRATE

Sa faveur est pour vous, et la raison pour moi.
Mais ce n'est qu'à la Reine enfin à faire un Roi.
Vous comptez peu sa voix, à ce que je puis croire.
À plaire au peuple seul, vous mettez votre gloire.
Vos desseins cependant courraient quelque hasard,
Seigneur, si pour son sang la Reine avait égard.

1060

1065

GELON

Ah, Seigneur, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Je vous laisse le Trône où votre cœur aspire ;
Mais encore une fois, si j'y voulais monter,
Vous ne me pourriez pas aisément résister.
Cependant pour jamais mon amour m'en sépare :
Je ne veux point régner et je vous le déclare.
Ce que je fais peut-être est d'un assez grand poids.
Pour être bon à joindre à tous vos autres droits.

1070

SOSTRATE

Ce superbe discours...

SCÈNE V

Sostrate, Milon.

MILON

La Reine va paraître,
Elle veut vous parler, Seigneur.

1075

SOSTRATE

Il fait connaître
Par son air orgueilleux qu'il est : sûr de son coeur.
L'insolence est toujours la marque du bonheur.
La Reine cependant m'a donné l'espérance
D'avoir sur mes rivaux l'entière préférence.
Sachons encore un coup ce que j'ai pu gagner.
Parlons, pressons, il faut ou tout perdre ou régner.

1080

MILON

Oui, fixez aujourd'hui votre attente incertaine ;
Le Peuple est assemblé dans la place prochaine,
Son amour pour Gelona fait des mécontents.
Suivez votre projet, Seigneur, il en est temps ;
Vous voyez vos amis prêts à tout entreprendre,
Et leur nombre est plus grand qu'on ne pouvait attendre.
Dès le moindre signal ils s'assembleront tous.
Sachez ce que la Reine a résolu de vous.

1085

1090

SOSTRATE

Leur secours sera bon si tout nous abandonne.
Mais je cède à l'espoir que la Reine me donne ;
Sans doute elle balance en dépit de l'amour,
Elle n'ose paraître aux yeux de cette Cour.

1095

Sans égard pour son sang, sans foi pour la Princesse,
Elle est Reine, et doit vaincre ou cacher sa faiblesse.
Qu'elle tremble, s'il faut qu'elle écoute ses vœux ;
Je ne souffrirai point qu'un rival soit heureux.
Mon cœur jaloux médite une affreuse vengeance.
De quoi n'est point capable un amour qu'on offense ?

1100

SCÈNE VI

La Reine, Sostrate.

SOSTRATE

Vous voyez que le Peuple attente sur vos droits,
Madame, et qu'il est prêt à vous prescrire un choix :
Hâtez-vous d'arrêter le cours de cette audace,
Nommez, montrez un maître à cette populace,
Madame, et les mutins saisis d'un juste effroi
Reconnaîtront soudain et leur Reine et leur Roi.

1105

LA REINE

Ce n'est point la hauteur, Prince, mais la prudence,
Qui peut d'un peuple fier arrêter l'insolence.

SOSTRATE

Il serait dangereux ici de se tromper ;
L'orage est faible encore, il peut se dissiper.
Mais si par une faible et molle patience
Vous laissez jusqu'au bout croître sa violence,
Votre pouvoir, Madame, une fois affaibli ,
Jamais dans son état ne fera rétabli.
Faites, faites un Roi dont le seul nom imprime

1110

1115

À des sujets trop fiers un respect légitime,
Et qui sorte d'un fang qui soit accoutumé
À se voir dans ces lieux craint aussi bien qu'aime.
J'oserai rappeler ici votre promesse, 1120
Tout vous parle pour moi, mes respects, ma tendresse,
Votre sang, l'intérêt de votre autorité ;
Je serais trop haï, si j'étais rejeté.

LA REINE

Oui, je vous ai donné tantôt quelque espérance.
Mais de la confirmer le peuple me dispense. 1125
Je venais vous le dire, il est trop dangereux
D'irriter contre moi des esprits orgueilleux.
Pour souhaiter mon coeur peut-être et ma couronne,
Vous avez vos raisons, et je vous le pardonne ;
Mais quand vous y pensez, je dois songer à moi. 1130

SOSTRATE

Vous avez vos raisons, Madame, je le vois ;
Le fond de votre coeur par ce discours s'explique ;
Vous ne consultez pas toujours la politique.

LA REINE

Avez-vous oublié, Prince, à qui vous parlez ?

SOSTRATE

Souffrez mon désespoir lorsque vous m'accablez. 1135
J'excite le courroux, sûr de l'indifférence
Que peut craindre un amant quand il perd l'espérance.
Pourquoi m'empoisonner tantôt d'un faux espoir ?
Ces divers mouvements, Ciel ! Que me font-ils voir ?

Un dépit, un retour.

1140

LA REINE

Qu'osez-vous donc me dire ?

SOSTRATE

Gelon est trop heureux, il sait ce qu'il inspire :
Madame, cependant si j'en crois ses fiertés;
Il n'est pas sûr qu'il daigne agréer vos bontés.
Je vois que ce discours commence à vous déplaire ;
Je sors, j'attirerois sur moi votre colère.
Malheureux, méprisé, votre haine aujourd'hui
Me punirait encor pour le crime d'autrui.

1145

SCÈNE VII

La Reine, Phenix.

LA REINE

En faveur de Gelon quand vous m'avez pressée,
Tantôt de votre ardeur je n'étais point blessée :
Mais j'ai d'autres desseins comme d'autres souhaits,
Phenix, et je défends qu'on m'en parle jamais,

1150

PHENIX

Puis-je parler encore, et ne vous point déplaire ?
J'ai vu sortir Sostrate enflammé de colère ;
Et si j'ose le dire, on prévient votre esprit.
Par un discours trompeur Sostrate vous aigrit.
Remplit d'un noir courroux, il excite le vôtre.
Il craint de voir le sceptre entre les mains d'un autres.

1155

Il redoute surtout un Prince glorieux,
 Seul digne de régner et de plaire à vos yeux. 1160
 Vous n'étiez pas tantôt contre lui prévenue,
 Votre esprit a changé, Sostrate vous a vue.
 Ah, Madame, aujourd'hui que vos heureux sujets,
 De votre amour pour eux puissent voir les effets.
 Que la raison d'État sur vous soit souveraine. 1165
 Dans un jour si marqué ne vous montrez que Reine.
 Procurez-nous la paix, la gloire et le repos,
 En nous donnant pour Roi le plus grand des héros.
 Mais je laisse un discours dont l'ardeur vous offense ;
 Le sujet qui m'amène est d'assez d'importance. 1170
 De l'Armée en ces lieux il vient des Députés,
 Madame, ils ont dessein d'implorer vos bontés.
 On ne sait pas encor la grâce qu'ils demandent.

LA REINE

Hé bien, allons, Phenix, savoir ce qu'ils attendent.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Gelon, Phenix.

PHENIX

La nouvelle, Seigneur, n'en est que trop certaine, 1175
Sostrate est irrité des refus de la Reine.
Son trouble, ses amis qu'il assemble en secret,
Font trop voir qu'il médite un funeste projet,
L'on a même un soupçon qui paraît vraisemblable,
Que de la mort d'Attale il se trouve coupable, 1180
Les amis que l'on voit qu'il avait su gagner,
Marquent que dès longtemps il songeait à régner.
La Reine épouvantée ordonne qu'on l'arrête,
Et le Sceptre est à vous si votre main est prête.
Puisque le Ciel vous l'offre, il faut le recevoir. 1185

GELON

Le Ciel ne m'offre point le souverain pouvoir,
Puisqu'il me l'offre au prix de faire une injustice.

PHENIX

Ainsi l'amour vous mène au gré de son caprice.

Pourquoi vous signaler par d'illustres exploits,
 Si la gloire est chez vous soumise à d'autres lois ? 1190
 Choisissez du héros ou de l'amant fidèle.
 Le Trône est des héros la place naturelle :
 Leur grand coeur par l'amour n'est jamais abattu ;
 L'amour est leur faiblesse, et non pas leur vertu.

GELON

Phenix, l'amour en moi n'est point une faiblesse. 1195
 Mais j'allais, comme on sait, épouser la Princesse.
 Il ne peut arriver d'assez grands changements
 Pour me faire oublier ma foi ni mes serments.
 Je ferais sans amour tout ce qu'on me voit faire.
 La Princesse a pour moi l'ardeur la plus sincère 1200
 Qui jamais d'un amant ait engagé la foi ;
 Pour me placer au Trône elle renonce à moi,
 Elle est prête à choisir une triste retraite :
 Et loin, de reconnaître une ardeur si parfaite,
 Pourrais-je, profitant d'un si funeste effort, 1205
 Régner par ses malheurs, peut-être par sa mort ?
 Entre les bras de Phèdre elle est presque mouvante.
 Du dessein qu'elle a fait tout son coeur s'épouvante.
 Je vois couler ses pleurs, ils demandent ma foi,
 Et malgré ses discours ce font eux que j'en crois, 1210
 Si je l'abandonnois au tourment qui l'accable,
 Phenix, je me croirais un monstre abominable.

PHENIX

Quoi donc ! L'Épire en vain vous marque son amour ?
 Tout le Peuple à grands cris vous demande en ce jour :
 Et savez-vous encor, Seigneur, que notre Armée, 1215
 De vos fameux exploits autrefois si charmée,
 Fait par des députés arrivés au Palais,

Au moment que je parle expliquer ses souhaits ?
Pour l'intérêt commun ils conjurent la Reine
De fixer de l'État la fortune incertaine ; 1220
De nous donner un Roi qui puisse tout calmer :
Et pour tout dire enfin, Seigneur, de vous nommer.
Le Peuple qui déjà vous a marqué son zèle ;
Suit encor son exemple et députe comme elle.
Après untel éclat pouvez-vous balancer ? 1225
Tout l'État sur le Trône a voulu vous placer.
Les Peuples ont osé vous demander pour maître ;
Il serait dangereux pour vous de ne pas l'être ;
Sans cesse un autre Roi justement alarmé,
Vous tiendrait criminel d'avoir été nommé. 1230

GELON

La crainte sur mon coeur n'a pas beaucoup d'empire.
Vous pouviez m'épargner l'embarras de le dire
Ces périls, s'il est vrai que j'en sois menacé,
Me feront achever ce que j'ai commencé.

PHENIX

Ah, Seigneur se peut-il... Mais la Reine s'avance. 1235

SCÈNE II

La Reine, Gélon.

LA REINE

Du respect qui m'est dû pour vous on se dispense.
Vous savez que l'Armée a député vers moi,
Et m'ose demander de vous nommer pour Roi

Ce soin dans des sujets renferme trop d'audace,
 Qui vient prier ainsi secrètement menace.
 Un pas aussi hardi blesse l'autorité.

1240

GELON

Madame, vous savez si j'ai rien attenté.
 Dans le crime du Peuple on ne peut me confondre.

LA REINE

Il n'est pas temps encor, Prince, de me répondre.
 À leur zèle pressant je n'ai rien refusé ;
 Dans l'état où je suis je ne l'ai pas osé.
 À votre choix encor j'ai remis ma réponse.
 Mais après écoutez ce que je vous annonce.
 L'on a besoin d'un Roi, vous le voyez assez.
 La guerre dont encor nous sommes menacés,
 Par un Roi seulement peut être soutenue ;
 Un Roi seul peut calmer la populace émue.
 Si vous ne l'êtes pas, il faut quitter ces lieux :
 Prince, votre personne attire trop les yeux.
 Après ce que pour vous mes peuples osent faire,
 Après qu'ils ont marqué cette ardeur téméraire,
 Sans doute un autre Roi ne vous laissera pas
 Avec tranquillité vivre dans ses États.
 Cette même valeur qui nous serait utile,
 Si vous ne régniez pas, fait que je vous exile.
 Mes sujets à l'aimer seraient toujours portés,
 Les détours seraient vains : ou régniez, ou partez.

1245

1250

1255

1260

GELON

Oui, votre autorité, Madame, est trop blessée
 Par le choix que propose une foule insensée ;

Et vous devez payer par un juste refus
Un insolent orgueil qui ne vous connaît plus,
Les égards sont honteux dans une souveraine.
Refusez vos sujets, puisque vous êtes Reine.

1265

LA REINE

De mon autorité vous prenez l'intérêt ;
Et vous le devez sans doute, et votre soin me plaît.
Je l'avois négligée en ce qui vous regarde,
Et peut-être ma gloire en ce point se hasarde ;
Mais peut-être qu'aussi dans de pareils projets
Elle n'est qu'à chercher le bien de mes sujets.
Un Sceptre est florissant dans des mains qu'on adore ;
Je n'ai donc point rougi de vous l'offrir encore.

1270

1275

GELON

Hé, Madame! Songez si j'ai pu l'accepter ?

LA REINE

Un inutile amour vous fait donc résister
À votre propre gloire, aux souhaits de l'Épire ?
Il fallait m'imiter, l'exemple a dû suffire.
L'amour sur nos pareils doit être sans pouvoir.
J'aimai, je vous le dis, et vous l'avez su voir ;
Mais je hais encor plus, et je veux vous l'apprendre,
Car enfin de mon coeur je ne sais point dépendre.
Je vous aimais, je pus vous donner à ma soeur,
Ma main s'offrait ailleurs quand vous aviez mon coeur.
Et victime en effet pour en être plus Reine,
J'immolais à l'État mon amour et ma haine.
Depuis Attale mort, l'État a demandé
Qu'on vous offrît le Trône, il vous est accordé.

1280

1285

1290

Par le même intérêt que j'épousais Attale,
 Je vous ai fait une offre à vos désirs fatale.
 Votre amour en murmure, et n'a pu se trahir :
 Vous m'avez refusée, et je dois vous haïr.
 Je vous hais donc autant que le veut la justice ; 1295
 Mais de ma haine encor je fais le sacrifice.
 L'État est le plus fort, je veux vous faire Roi
 Malgré des sentiments qui ne sont que pour moi.

GELON

Madame, il faut partir ; l'exil est légitime.
 Hâissez-moi pourtant sans m'ôter votre estime. 1300
 Par la foi, par l'honneur mon coeur est arrêté ;
 Je ne puis être à vous sans blesser l'équité.
 C'est à d'autres destins que la gloire m'appelle
 Et je refuse un Trône en courant après elle.

SCÈNE III

LA REINE *(seule)*

Interdite, confuse, et détestant mon sort, 1305
 Est-il d'autres remèdes à mes maux que la mort !
 Mon coeur désespéré sent tous les maux ensemble.
 Je me plains d'un ingrat, je l'exile, et j'en tremble !
 Je sens tous ses mépris qui me viennent aigrir !
 Je ne puis pardonner, mais je ne puis haïr ! 1310

SCÈNE IV

La Reine, Phèdre.

PHÈDRE

Du sort de la Princesse êtes-vous informée ?
Aussitôt qu'elle a su les souhaits de l'armée ?
Du Temple de Diane elle a prit le chemin.

LA REINE

Juste Ciel !

PHÈDRE

Elle veut y fixer son destin.
Le Prince de Sicile en apprend la nouvelle
Il sortait d'avec vous, il part, vole après elle ;
Mais vainement, Madame, il court pour l'arrêter.
Si vous ne l'aidez pas, que pourra-t-il tenter ?
vous perdez une soeur, une aimable Princesse.
Daignez la rappeler, Madame, le temps presse.
Le Temple de Diane est proche de ces lieux.

1315

1320

LA REINE

Allez, qu'elle revienne, et se montre à mes yeux.
Que ma garde l'amene.

SCÈNE V

LA REINE *(seule)*

Ô Gloire trop fatale!

1325

Rappeler près de moi mon heureuse rivale !
 C'est l'effort douloureux qui signale l'amour
 Qu'en ce moment cruel je viens de mettre au jour.
 Que ne me donniez-vous, Ciel, une âme commune.
 N'ai-je de la vertu que pour mon infortune. 1330
 Hélas faut-il prêter moi-même du secours
 Aux désirs d'un ingrat qui m'offense toujours ?
 Quoi ! Même dans l'instant qu'il apprend que je l'aime,
 Il vole après ma soeur plein d'une ardeur extrême.
 Cependant loin de suivre un trop juste courroux, 1335
 Je reconnais ma soeur dans mes transports jaloux.
 Il l'aimait, il la trouve amante généreuse :
 Mais qu'on l'est aisément lorsque l'on est heureuse !
 Que je sens de chagrins ! Ô jour plein de douleur !
 La mort d'Attale, hélas, me devient un malheur. 1340
 Est-ce assez, Dieu cruels, quel souci me dévore ?
 Si j'en crois mes frayeurs, que dois-je attendre encore ?

SCÈNE VI

La Reine, Argire.

ARGIRE

Ah, Madame, quels maux ai-je à vous annoncer !
 L'ordre, vos droits sacrés, tout va se renverser.
 Du Temple de Diane approchait la Princesse, 1345
 Lorsque Gelon l'arrête ; atteste la Déesse ;
 Invoque tous les Dieux de la foi protecteurs ;
 Il se jette à ses pieds qu'il mouille de ses pleurs :
 Menace, prie, et marque une douleur mortelle.
 Elle emploie à le vaincre une adresse cruelle ; 1350
 Leur douleur, leur vertu se montrent tour à tour ;
 Tout le Peuple est touché d'un si parfait amour.

Lors votre ordre est reçu, votre garde est venue,
Elle emmène à nos yeux la Princesse éperdue.
Gelon l'esprit calmé veut partir dans l'instant, 1355
Mais de son juste exil le peuple est mécontent.
On entoure ce Prince au milieu de la Place ;
De le proclamer Roi quelques uns ont l'audace.
On nomme la Princesse en ce même moment.
Arrêtez ce désordre en son commencement. 1360
Quoique Gelon encor veuille bien se défendre
D'un honneur que sans vous il ne doit point attendre,
Qui sait... ?

SCÈNE VII

La Reine, La Princesse, Argire.

LA PRINCESSE

À Mes desseins pourquoi vous opposer ?
Madame, ma retraite allait tout apaiser. 1365
Et j'apprends ce qu'on ose en mon nom se permettre,
Ma vie est en vos mains, et je viens m'y remettre.

LA REINE

Allons, et nous montrons à des sujets ingrats,
Princesse, demeurez. Vous, ne me suivez pas.

SCÈNE VIII

La Princesse, Argire.

LA PRINCESSE

Grands Dieux, qui me comblez aujourd'hui de disgrâces, 1370
Vos mains de me frapper ne sont-elles point lasses ?
N'ai-je point épuisé vos coups les plus affreux ?
Et quel crime ai-je enfin qu'un amour malheureux ?
Mais pourquoi me cacher à ce Peuple infidèle ?
Allons aux yeux de tous détester son faux zèle. 1375
S'il le faut, pour borner le cours de sa fureur,
Cessons, cessons de vivre, et vengeons une soeur.

ARGIRE

La Reine ne veut point ce cruel témoignage ;
Madame, et l'on vous ferme en ces lieux le passage.
Mais elle remettra les coeurs dans leur devoir, 1380
Et dans peu de moments vous allez le savoir.

LA PRINCESSE

Je le souhaite, Dieux ! Mais ma frayeur redouble.
Un noir pressentiment m'inquiète et me trouble.
Est-ce la vérité qui parle dans mon coeur,
Ou si c'est seulement la crainte et la douleur ? 1385

SCÈNE IX

La Princesse, Phèdre, Argire.

LA PRINCESSE

Phèdre, si tu le sais, dis-nous ce qui se passe ?

PHÈDRE

Aussitôt que la Reine a paru dans la place,
Le respect naturel que lui doivent les coeurs
A dissipé l'orage et calmé les rumeurs.
Cette crainte qu'en nous le juste Ciel imprime, 1390
Pour ceux qu'il fait régner par un droit légitime,
Impose le silence aux plus séditeux,
Gelon a, de la voir, rendu grâces aux Dieux,
Jusqu'alors arrêté par une injuste foule,
À l'aspect de la Reine il voit qu'elle s'écoule ; 1395
Il s'approche, il lui parle, il se jette à genoux,
Lui marque son respect, nous le fait voir à tous ;
Lui jure qu'à ses droits plutôt qu'on fasse atteinte,
Son épée à nos yeux de son sang sera teinte.
La Reine parle au Peuple, et se fait écouter, 1400
Quelques uns à ses pieds vont enfin se jeter.
Et quand ce calme heureux sans doute allait renaître,
Nous avons vu Sostrate et ses amis paraître ;
D'une foule exécration on le voit escorté.

LA PRINCESSE

Quoi, Sostrate ! Le traître, il n'est point arrêté ? 1405

PHÈDRE

Les Gardes envoyés pour saisir le perfide

L'ont trouvé soutenu d'une troupe intrépide.
Ils ont été défaits, Madame, et contre nous
Les traîtres maintenant osent tourner leurs coups.
Mille traits sont partis dans ce désordre extrême ;
On n'a point de respect pour la Reine elle-même.

1410

LA PRINCESSE

Dieux ! La Reine et Gelon, à leurs traits exposés,
Trouveraient-ils la mort que vous me refusez ?

SCÈNE X

La Princesse, Phenix, Argire.

PHENIX

Madame, pardonnez ma tristesse et ma peine,
Quand je vous viens ici reconnaître pour Reine.
La Reine est morte.

1415

LA PRINCESSE

Ah, Ciel ! Argire, soutiens-moi,

PHENIX

Sostrate a pu penfer que Gelon était Roi.
L'ordre d'être arrêté qui menaçait sa tête ;
La Reine qui tout haut crie encor qu'on l'arrête,
Tout excite sa rage et trouble son esprit;
De son cruel abord rien ne nous garantit.
Mille traits sur le Peuple ont marqué sa furie.
Les plus audacieux tremblent lors pour leur vie.
La Reine à son péril dédaigne de songer ;

1420

1425

Ce n'est que pour Gelon qu'elle craint le danger.
Loin d'éviter la mort à lui seul préparée,
Elle est près de ce Prince à son péril livrée.
Elle croit détourner les coups par son aspect,
Et que pour sa présence on aura du respect. 1430
Rien n'arrête Sostrate, il se fait un passage :
Tu vas régner, Gelon, reçois donc mon hommage ,
Lui dit-il ; mais lui-même il se livre à la mort.
Gelon vers lui s'avance, et par un prompt effort
Dans le sang du perfide il lave son offense. 1435
Sostrate meurt. Milon en veut tirer vengeance :
Il lance un trait fatal, quel démon le conduit !
La Reine en est frappée, et dans l'instant il fuit.
Elle fait quelques pas pour aller jusqu'au Temple,
Nous laissant de son zèle un glorieux exemple : 1440
On veut la secourir, mais le coup est mortel.
Elle invoque Diane, et meurt sur son Autel.
Nous poursuivons Milon, notre fureur l'accable
Nous avons déchiré ce monstre abominable.
On voit moins un combat qu'un carnage odieux: 1445
Gelon aux ennemis paraît un de nos Dieux,
Mais un Dieu courroucé, juste vengeur du crime.
Chaque coup de sa main immole une victime.
La fuite est le seul bien qui les puisse tirer
Des maux, où par eux même ils ont su se livrer. 1450

LA PRINCESSE

Je demeure immobile, et dans mon mal extrême
À peine je me sens et me connais moi-même.
Allons, allons encore embrasser une soeur.
Pussions-nous l'embrassant expirer de douleur.

SCÈNE DERNIÈRE

La Princesse, Gelon, Phenix, Argire, Phèdre

GELON

Madame, je ne viens avec vous que me plaindre. 1455
Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouviez craindre.
Je vous connais. Je sais qu'un Trône, et ses appas
De la mort d'une soeur ne vous console pas.
Du moins si la vengeance adoucit une perte,
Cette triste douceur à vos vœux est offerte. 1460
Les criminels sont morts, et le parti qui fuit
Par le Peuple irrité dans peu sera détruit.

LA PRINCESSE

Vous devez être sûr de ma reconnaissance,
Mais de vous la marquer la douleur me dispense.
Cependant, si je vis, je vous garde ma foi ; 1465
Vous aurez tous les vœux et du peuple et de moi.